

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 42

Artikel: Pour le patois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le diabolo est né, suppose-t-on, dans l'Extrême-Orient. Un ouvrage didactique en quatre volumes, *Les amusements de la campagne*, paru en 1826, dit à ce sujet :

« Tout porte à croire que ce jeu est originaire d'Asie et que c'est en Chine qu'il a été inventé ; je ne puis l'assurer cependant et sur son origine comme pour sa description, je m'en rapporterai volontiers à ceux qui en ont traité avant moi. « Le diable, dit l'un d'eux, est, en quelque sorte, formé par deux toupies d'Allemagne réunies par une même tige ; ce n'est que depuis peu d'années que l'on connaît ce bruyant joujou importé des Indes ; il est depuis longtemps connu à la Chine, où divers marchands de sucreries s'en servent pour appeler leurs pratiques. Il consiste en deux boules creuses, faites de bois, de métal, de bambou et même de cristal, séparées l'une de l'autre par une courte tige, chacune des cavités est percée d'un trou, dans un sens opposé, et une corde, tenant à deux bâtonnets, prend ce jouet par le milieu. En haussant et baissant rapidement chacun des bâtonnets longs au plus comme l'avant-bras, le diable prend un mouvement de rotation très bruyant. On peut lancer ce jouet très haut, même à vingt ou trente pieds, et le retenir sur le cordonnet ; mais cette manière de jouer ne peut avoir lieu qu'en plain air (à la campagne surtout) et demande un joueur plein de force et d'adresse ».

Suivent dix exercices, nommés respectivement : *Terre-à-terre, Va-comme-je-te-pousse, A cheval sur le croissant, Le Danseur de Corde, Le Saut des Baguettes, Le Saut périlleux, Le Diable et ses Cornes, L'Ascension de la Baguette, Le Diable sur la Croix, La Grande Voltige*.

La conclusion de l'auteur du traité est singulièrement suggestive :

« Ce jeu, déclare-t-il, est passé de mode. » En 1826 ! Et il ajoute ! « Dans dix ans, ce jeu peut revenir sur l'eau et alors on sera bien aise de retrouver dans mes pages ce qui le concerne. »

Les dix années en ont duré quatre-vingt-dix, mais la vogue en a refléuri avec frénésie. Et cependant le prophète n'avait pas trop tort de continuer :

« J'ajoute encore que, dans ma conscience, ce jeu ne méritait peut-être pas la vogue extraordinaire qu'il a obtenue ; mais qu'aussi nous ne devions pas l'abandonner indignement, comme nous l'avons fait. On en voyait partout, on n'en voit plus nulle part ; voilà bien le caractère français : toujours des extrêmes, rarement un juste milieu. Lecteurs, soyons plus sages, conservons un diable ; n'en jouons pas à toute heure, mais parfois, de loin en loin, qu'il nous fasse passer un moment. Les dames, en nous le voyant jouer, se le rappelleront avec plaisir ; ce sera un almanach des autres temps ; mais il a plu jadis et l'on aime à revoir un ancien ami. »

Cela est assez vrai, l'avenir l'a démontré. Mais le diabolo passera, comme ont passé bien des modes, pour ressusciter de nouveau au XXI^{ème} siècle, peut-être.

En attendant, des concours de diabolo s'organisent un peu partout, et les journaux publient en toutes lettres les noms des lauréats, bambins de dix ans dont le bourgeois de la vanité va se développer d'une façon bien réjouissante, à moins que les pauvres petits ne meurent prématurément d'une diabolite aiguë ; car un médecin anglais vient de découvrir que l'excès de ce jeu détermine un mal des vertèbres dû à l'habitude que prennent les joueurs de renverser la tête en arrière.

Méfions-nous donc de ce diable ; mais ne le faisons pas trop noir, tout de même. Il rend agile et adroit. Le tout est de ne pas s'y livrer corps et âme.

Celles qui portent la culotte. — Le mari : « Eh bien, chérie, par gain de paix, je consens à reconnaître que tu as raison. » — C'est bien, mais que cela ne te pousse pas à te croire le plus sage de nous deux !

Un monsieur abondant un garçonnet qui sanglote :

— Qu'as-tu donc, mon petit ?
— Ma mère m'a battu.
— Hum, elle n'a pas dû te faire si mal que ça !

— Pas si mal que ça ! demandez seulement à papa comment ça fait quand elle le giffle.

Duo. — Monsieur à la bonne :
— Qu'est-ce que c'est que ces cris, Louise ?
— C'est madame qui chante.
— Et bébé que fait-il ?
— Il tiurle aussi.

POURQUOI NOUS AVONS DE LA BARBE.

Notre commun père Adam, s'étant un jour régalé de sirop, s'endormit sous un arbre sans avoir passé sous son menton la traditionnelle serviette.

Survint un singe fatigué qui, prenant le dormeur pour un tronc d'arbre, s'assit dessus. Il venait de s'endormir à son tour, lorsque Adam incommode le repoussa d'un geste violent qui lui arracha de violents cris de douleur et lui fit faire vers son postérieur des gestes désespérés.

Le malencontreux sirop avait fortement collé le derrière velu du singe au visage sans poils du premier homme. Aussi, lorsque le singe fut repoussé, laissa-t-il sur le visage de notre premier ancêtre tout le poil de la partie sur laquelle il s'assied.

Depuis lors, le visage de l'homme se recouvre de barbe et le postérieur du singe est dépourvu de poil. Depuis lors, aussi, les singes font des grimaces chaque fois que les hommes se présentent à leur vue. En revanche, ils sont très aimables pour les dames.

LO CAFÉ

EINTRA ! Lé fenné baivan lo café, eintrâ pi, Câ po cein jamé nion n'a pu lé déreindzi. Craio ques'on criâve : « Au fô ! la maison bourlé ! » To lo premi ma fai sôveran lé z'écouallé, Et ellia qu'arai lo mē de presence d'esprit Preindra la cafetière et lo po au lassi.
— Cousena, se vo pillié, allein ! on écoualett ;
Teni, dépatzi-vo. — Grandmaci, pas 'na gotta.
— Martze-t-on su on pi, cousena, ditē dan ?
— Allein, po lo respet, mâ ne vu rein dé pan...
On écoualett'onco, cousena. — Mâ que crâio, Cousena, vo voliâi mé tormenta, lo vâio...
l'ein aré trau délau. — Mein de elliau compllmein ;
Cein qu'é bon va pē trâi — Se vo voliâi, allein...
— On écoualett' onco. — Na, na vretabliamein,
Cein me farâi chanta. — Bah ! lâi a bin onco
Quôque petit catzet de vouido ; vaide-vo,
Ne lâi pau cazu rein dedein elliau z'écoualetté.
— Na, na, ie ne vu pas. — Vouâiti que san petiouté.
— Allein, pouisque lo faut. — Cousena, sein façon,
On écoualett'onco. — Po stu iâzdo l'é bon !
Sindiqua, ie foudrâi po cein l're on bossot,
Câ de melliau café ne s'ein bâi rein nioncet,
Vo lo dio. — Eh bin ! dan, se faut vo craire, onco...
— l'ein é trau, l'ein é trau ! l'ein é bin bu on pot.
— Vo fâ-t-e mô, petite ? — Oh ! po cein na, cousena,
Tot l'einvé, câ mé mo à la tit, à l'estoma,
Mé lé fâ ti parti. — L'è justamein po cein
Que vo z'ein vu bailli onco iena. — Pe rein ?
Ora, estiusa-mè, l'ein é prau po on iâzdo.
— Allein, tein. — Pe rein ! — Po la santè, coradzâ !
— Adan ne porrè pas vo refusa, cousena...
— On écoualett'onco, teni, pe rein que iena.
— Ma fion ! po la vrreta, l'ein é dza tant qu'au cou.
— Bah ! bah ! vo badena, vo z'ein ai bu se pou.
— Vâi, mâ quina besson, dau lassi et dau sucro !
Et pu dâi petits pans ! et pu onco dau burô ;
Peinsa lâi, ie porrè mé grisa à la fin !
— No vollein asseyi ; po mé l'âméré bin

Vo vaire gris'on iâzdo, fêdè-me ci plliesi.
— L'è voutra faut'au mein, se ne pu mé teni !
— On écoualett'onco ? — Oh ! quand i'è prau l'é bon,
Sat écoualetté fan, que crâio, ôquié de rion :
Na. on battiau, ma fai ! n'ein bérâi pas tant.
— Vo ne partèrâi pas, sat écoualetté fan
On compto que n'è pas riond ; vo ne drumirai pas...
Mâ, vâio, lo café s'è on bocon troblia.
Lisette ! refa z'ein. — Mâ dites, vollien-no,
Cousena, ein refère et ein rebaire onco ?
— Se peïns bin que na, n'ein ein pas bu se pou,
Ca, la vrreta sai dete, ein è bin tan qu'au cou.

LOUIS FAVRAT.

Pour passer la soirée.

Le Colin-Maillard à la silhouette. — Joué avec un peu d'art, ce jeu est très récréatif.

Ici, le Colin-Maillard n'a pas les yeux bandés. On étend sur un paravent élevé un linge blanc et assez fin, de la même manière que pour une lanterne magique.

Le Colin-Maillard monte sur un tabouret assez bas pour que son ombre ne porte pas sur le linge étendu sur le paravent. A quelque distance derrière lui, on place sur un guéridon une bougie allumée. On éteint toutes les autres lumières.

Toutes les personnes de la société passent alors à la file entre le Colin-Maillard — à qui il est défendu de tourner la tête — et la table où est posée la bougie. L'ombre de chaque personne se dessine alors nettement sur le drap.

Au fur et à mesure du passage de ces ombres le Collin-Maillard doit nommer à haute voix la personne dont il croit avoir reconnu la silhouette. Ses erreurs, très fréquentes, sont des plus amusantes.

Pas besoin de dire qu'en passant devant la toile chacun a soin de changer sa tournure, sa taille et sa démarche.

On pourrait, afin d'augmenter l'attrait du jeu, demander un gage à la personne dont la silhouette serait reconnue. En règle générale, c'est elle qui prend la place du Colin-Maillard.

POUR LE PATOIS

NOTRE bon vieux patois s'en va. Tous les patois s'en vont. D'ici quinze ou vingt ans, il n'en sera plus question que chez les philologues ; ce sera un article de musée. Oh ! il ne faut pas chercher à cacher la vérité ; le patois est à l'agonie. Les fils l'ignorent, les pères le comprennent à peine, les grands-pères ne le parlent plus guère. A l'école, le patois est un damné que l'on chasse sans pitié.

Mérite-t-il vraiment, ce pauvre patois, le mépris qu'ont pour lui messieurs les pédagogues ? Il ne semble pas, à lire les lignes suivantes publiées par le *Réformiste*, journal de réforme orthographique, et qui ont pour nous d'autant plus d'intérêt que notre patois a une grande analogie avec ceux du midi de la France.

L'auteur de l'article ci-dessous ne nous en voudra pas, espérons-le, d'avoir rétabli l'orthographe usuelle, pour nos lecteurs qui ne sont pas encore habitués à la nouvelle et qui écrivent toujours *comme, homme* avec deux *m*, *s'agit, régît* avec un *g* et non un *j* ; *nouveaux, joyeux, méridionaux* avec un *x* et non avec un *s*. *Le Conteur* n'est pas dans le mouvement, le pauvre ! Pardonnez-lui, M. Brégail — c'est le nom de l'auteur en question. A vous la parole, maintenant.

*

Nous n'ignorons certes pas que les patois méridionaux n'ont ni grammaire, ni règles précises, ni point d'appui sérieux dans le peuple.

Nous n'ignorons pas que ces patois sont appelés à disparaître et que la langue française est au contraire destinée à les enterrer.

Nous n'ignorons pas davantage que l'unité de langage fortifie et assure l'unité de la patrie et nous admettons volontiers que la langue nationale doit être l'objet de notre constante préoccupation.

Mais pour rendre fructueux l'enseignement du français, est-il donc absolument nécessaire

de détruire les dialectes méridionaux ? Faut-il vraiment lutter, comme le demandent certains, contre une langue qui fait partie de notre patrimoine, que nous avons bégayée tout enfants et que nous avons apprise sur les genoux de nos grand-mères ? Nous ne le croyons pas.

Nos petits méridionaux sont bilingues et de ce fait, ils ont sur les écoliers du nord de la France une supériorité incontestable. Leur langue est parlée dans quarante départements, d'une mer à l'autre ; d'autre part, la connaissance du dialecte gascon, béarnais, languedocien, limousin ou provençal leur rend à peu près compréhensible l'espagnol, l'italien, le portugais et le roumain.

Tous ces idiomes ont en effet pour caractère commun d'être des transformations du latin parlé dans les différentes parties de l'empire romain, et ils constituent le groupe linguistique des langues romanes.

Nos petits paysans méridionaux n'ont pas l'aristocratie avantagée d'apprendre le grec et le latin, mais ils ont la ressource de connaître le patois, langue *presque morte* issue du latin et dont ils peuvent tirer un excellent parti dans l'étude de la langue française. Le patois leur permet, par exemple, de découvrir l'étymologie d'un grand nombre de mots français.

Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer les mots gascons suivants, que nous prenons au hasard, et dans lesquels la racine latine se retrouve à peu près intacte :

Carn (chair) ;
Cap (tête) ;
Estello (étoile) ;
Hort (jardin).

Nous concluons en disant que les dialectes méridionaux possèdent des titres sérieux pour mériter notre respect. Ils sont d'ailleurs en voie d'extinction lente mais sûre. L'école primaire, le service militaire et la disparition de la vie provinciale font chaque jour reculer leur domaine.

Sans aller aussi loin que les félibres, qui ont la prétention de les faire enseigner dans les écoles primaires, nous souhaitons qu'on ne les combatte point dans nos écoles. Tout vrai méridional aura toujours pour eux le respect attendu qu'il éprouve devant les monuments en ruine d'un lointain passé.

Ces monuments n'ont plus aucune utilité pratique, c'est vrai, nous y sommes tout de même très attachés, parce qu'ils parlent à la fois à notre esprit et à notre cœur.

Le prix des chiffons. — X. à un de ses amis qu'il n'a pas vu depuis longtemps :

— Voilà bien une année, depuis ton mariage, que nous ne nous sommes rencontrés ! Eh bien, la vie conjugale, ça te va ?

— Entre nous soit dit, si j'avais su ce que j'aurais à régler de notes de couturière...

— Tu ne te serais pas marié ?
— J'aurais épousé la couturière.

Le certificat. — Le médecin, à la bonne à qui il a donné ses huit jours :

— Vous comprendrez, Anna, que je ne vous délivre pas de certificat.

— Oh ! monsieur n'aura pas cette cruauté ! Et puis, qu'est-ce que ça fait à monsieur de m'en écrire seulement un tout petit bout, comme pour un remède !

Quelle est la folle ? — Madame Bougon tance sa bonne :

— Dites-moi, Rosalie, est-ce vous qui êtes folle ou bien moi ?

— Oh ! je ne ferai pas cette injure à madame de croire qu'elle se tient des domestiques qui ont perdu la boule.

Trop modeste. — Ainsi, Ernest, tu n'as pas su répondre à une seule des questions qu'on t'a posées à ton examen de droit ?

— Que veux-tu, maman, je n'ai pas voulu faire étalage de mon savoir.

JOLIS, NOS BONS AIEUX !

An ! ils la menaient belle, nos bons aïeux. On ne s'accommoderait certes pas facilement, à notre époque, de la compagnie des courtisans et courtisanes du « Roi-Soleil », tout brillants qu'ils fussent, et l'on aurait grand peine à réprimer, à la vue de certaines de leurs manières, une répugnance que nous affichons aujourd'hui pour bien moins.

M. Alfred Franklin, dans son ouvrage : « La vie privée d'autrefois », en a conté de drôles sur les usages du grand monde, du x^{ix} au xviii^e siècles. Rappelons-en quelques-uns.

Le xv^e siècle affiche, en matière de toilette et de propreté, des idées vraiment étrangères, dit-il. Marguerite de Navarre, la charmante sœur de François I^{er}, vante la beauté de ses mains, « encore qu'elle ne les ait pas dégrasées depuis huit jours ».

On mangeait sans fourchette, et il était ingénument recommandé aux gens du monde de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande.

Erasmus pense qu'il convient de ne pas faire tomber sur ses voisins de table les insectes dont on se débarrasse en se grattant la tête...

Et cette malpropreté, on la recouvre de cosmétiques, de fards, d'essences, de pâtes et de parfums. C'est en 1640 seulement, que paraissent les *Loix de la galanterie*, code du bon ton, qui recommande de se baigner « quelquefois », de se laver les mains « tous les jours » et de se laver le visage « presque aussi souvent ».

Sous le grand règne encore, beaucoup de gens de haut rang se contentaient de promener sur leur visage un petit tampon de coton imbibé d'alcool aromatisé. Un manuel de la fin du xviii^e siècle déconseille l'usage de l'eau dans la toilette, par la raison que l'eau « rend le visage plus susceptible du froid pendant l'hiver et du hâle pendant l'été ». Lorsque Christine de Suède arriva en France, ses mains étaient si crasseuses qu'on n'en pouvait nullement distinguer la beauté.

Si telles étaient les reines, que supposer des dames d'honneur et des femmes de chambre ? Et que croire de la propreté et du confort des lits bourgeois, quand nous apprenons que Louis XIV avait souvent son sommeil troublé par des punaises !

Ce n'est que sous son règne qu'on commença à trouver inconvenant de cracher par terre, de tirer de sa bouche et de jeter sous la table un mauvais morceau...

Les mouches.

L'usage des « mouches » que l'on s'appliquait sur le visage date du temps d'Henri IV. Son origine est assez curieuse. Il la faut chercher dans les petits emplâtres de taffetas ou de velours enduits d'onguent qu'on appliquait sur les tempes pour combattre les maux de dents. Ces petites taches noires faisant ressortir la blancheur de la peau, les maux de dents devinrent extrêmement fréquents ; la mode passa des coquettes au clergé. Une *masarinade* de 1649 parle d'abbé, « frisés, poudrés, le visage couvert de mouches ».

Les mouches portaient des noms variés, suivant la place qu'elles occupaient : la mouche près de l'œil s'appelait *la passionnée*, sur les lèvres *la coquette*, sur le nez *l'effrontée*, sur un bouton *la voleuse*...

Avec le temps, les mouches prirent toute sorte de formes : étoile, croissant, cœur, figures d'animaux ; on les orna même de petits brillants.

La poudre était en usage aussi dès le XVI^e siècle, même dans les couvents, où l'on vit des

religieuses « poudrées comme des meuniers ». En 1789, la France consommait pour 24 millions de livres d'amidon en poudre à poudrer, et Mercier, dans le *Tableau de Paris*, dit qu'un grand seigneur « dépensait en farine autant pour ses cheveux que pour son estomac ! »

Si tout ne va pas encore comme dans le meilleur des mondes et si les hommes — les femmes aussi — sont toujours farcis de gros défauts et de petites faiblesses, il faut avouer qu'il y a cependant progrès sur certains points.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le climat change-t-il ? par Henry de Varigny. — Magie noire. Roman, par J. Hudry-Menos. (Sixième et dernière partie.) — L'île de Jersey, par Ernest Tissot. (Seconde et dernière partie.) — Des deux côtés de l'Atlantique, par Jeanne Mairet. (Mme Charles Bigot.) (Quatrième partie.) — Les lamas et les couvents bouddhiques, par A.-O. Sibirakov. (Seconde et dernière partie.) — Les filles du colonel. Roman, par Manuel Gouzy. (Seconde partie.) — Où s'en va le monde, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

AUX GOURMETS.

Avez-vous déjà mangé du saucisson au chocolat ? — Je gage que non. — Ce saucisson amuse beaucoup l'amphithyron qui le sert sur la table un jour maigre. Il est alors refusé par les personnes scrupuleuses, tandis que celles qui savent deviner s'en régalaient en riant tout bas.

Voici la manière de le préparer :

Prenez du chocolat en tablette d'une qualité ordinaire et sans vanille, faites-le fondre doucement sur une assiette posée sur un bain-marie. Mêlez-y autant de miel qu'il en faudra pour lui donner une consistance convenable, un peu de cannelle et de girofle en poudre pour assaisonner ; mettez peu d'abord, goûtez et ajoutez si cela est nécessaire. Ayez des amandes mondées ou des noisettes, coupez chacune en deux ou trois morceaux et maniez avec le chocolat préparé, de manière à donner à la coupe l'apparence d'un saucisson entrelardé. Roulez cette pâte de la même forme, et coupez en tranches que l'on servira sur un hors-d'œuvre.

La semaine-attractions. — On n'a certes pas le temps de s'ennuyer à Lausanne.

Au *Théâtre*, cette semaine, M. Bonarel nous a donné deux pièces nouvelles, *Les Ingénus*, de Marcel Gerbidon et *Les deux Madames Delauze*, de Mme Gabriel Mourey. Fort bien interprétés, ces deux comédies ont fait grand plaisir, la seconde surtout. — Demain, dimanche, à 8 heures, *Le Juif Errant*, pièce d'Eugène Sue, qui toujours attire les amateurs de drame, nombreux à Lausanne. — Mardi, au contraire, sera une soirée pour les amis du rire, du bon rire, sonnante claire et ne chômant pas. Au programme, un vaudeville désopilant, *La Carotte*, de G. Berr. Jeudi, *Ruy-Blas*.

Au *Kursaal*, le programme de la semaine n'est pas moins alléchant. Tous les numéros sont sensationnels. La plupart, pour ne pas dire tous, sont nouveaux à Lausanne. Vouloir en citer serait s'exposer à reproduire le programme in extenso. Faut-il dès lors s'étonner que les gens qui aiment à se trouver en nombreuse société, car on se sent les coudes à Bel-Air, aillent passer au kursaal les soirées qu'ils ne consistent pas au théâtre ou aux concerts ? Non, n'est-ce pas ; c'est le contraire qui aurait lieu d'étonner. (Voir aux annonces.)

Et puisque nous parlons concerts, signalons celui que donnera mardi, à la Maison du Peuple, l'Estudiantina *La Choralia*, que dirige M. Max Frommelt. L'originalité de ce genre de musique, encore peu répandu chez nous, la variété et la richesse du programme assurent de nombreux auditeurs à la Choralia. Ajoutons que MM. Wessely, violoncelle-solo de l'Orchestre symphonique, Frommelt, violoniste, se feront entendre dans ce concert. M. le professeur Nauber, tiendra le piano d'accompagnement.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMÉ FATIO, successeur.